

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE PRESIDENT MAURICE LAFARGUE Directeur-Gérant

Pour Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui ne coûtent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Lettre Parisienne

Un Petit Fils de Louis XIV Docteur en Droit. — Un Prince qui "Tourne" au Cinéma. — Une Grande Duchesse Socialiste. — Un Duc Radical. — Louis-Philippe Menuisier. — Napoléon III Pion. — Une Incongruité Municipale. — Une Insolence Diplomatique. — Quelques Qualités Diplomatiques. — Et la Presse.

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Il faut beaucoup de temps à de grandes infortunes pour abandonner les ambitions de la race et les desirs de gouvernement une fois qu'on les a connus. Un petit-fils de Louis XIV doit avoir renoncé aux idées de domination de ses ancêtres, et il passait prosaïquement ces jours derniers à thèse de docteur en droit devant la Faculté de Paris. Le prince Sixte de Bourbon de Parme avait choisi comme sujet: "Le traité d'Utrecht et les lois fondamentales du royaume." Ce jeune docteur en droit est aussi un explorateur et il aime s'en aller de longs mois en Asie étudier des régions peu connues. A la bonne heure ce sont là les jeux de prince qui ne font de mal à personne. Il y a d'abord une évolution dans le Gothia. Une dépêche de Breslau d'hier nous annonce que la duchesse de Wurtemberg qui vient de mourir et qui était doctresse en médecine, a légué au rédacteur de la Volksrecht une somme de 25,000 francs pour être consacrée à la propagande socialiste. Sans aller si loin n'avons-nous pas au Parlement le rejeton d'une des plus vieilles familles de France, le duc de la Trimoille, qui a été élu comme radical socialiste. A quand un prince authentique socialiste-unifié? Ce la viendra n'en doutez pas. Et

comme les néophytes sont tenus à montrer leur zèle, il n'y aurait rien d'étonnant ce jour-là à voir un prince révolutionnaire tancer M. Jaurès comme modéré et rétrograde. Nous avons assisté à des spectacles plus extraordinaires. Un prince authentique, un fils de roi, est en ce moment en représentation devant un appareil cinématographique. Il s'agit du fils de Behanzin le dernier roi de Dahomey, et qui "tourne" dans un grand film qui se passe chez les nègres. C'est curieux comme incident de la vie courante. On peut railler mais comme dit l'autre, nécessité n'a pas de loi et sous le premier empire le duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe n'ayant plus de ressources, fut très heureux de trouver en Suisse, à gagner sa vie comme ouvrier menuisier. Le futur roi de France, élevé dans les principes de Jean-Jacques Rousseau par Mme de Genlis, maniait parait-il la varlope et le rabot avec habileté. Sous le règne de ce même Louis-Philippe, est-ce que Louis-Napoléon, qui devait devenir Napoléon III, ne fut pas un moment obligé d'accepter l'emploi modeste de pion dans une école de la Suisse romaine? Le travail ne déshonore que celui qui en médié. Ce qui déshonore et qui déconsidère ce sont les fautes et les incorrections.

N'était-ce pas une incorrection de la part de ce conseiller municipal de Paris dont on imprime le nom et qui, ayant à présenter une délégation de ses collègues à la cour de Belgique ne craignit pas de présenter en même temps "une épouse qui n'était même pas morganatique," suivant l'expression d'un journal. Le fait est indiscutable et quelle opinion peut-on bien avoir à l'étranger des représentants de la grande cité qui s'oublient jusque-là? Il n'y a guère qu'un diplomate allemand qui, à la cour de Roumanie, se soit permis il y a quelques années, une algarade du même genre. Le conseiller municipal parisien, n'ayant ni usage ni manière et ne connaissant pas les délicatesses des cours est excusable, mais un diplomate de carrière! D'autant comme le faisait remarquer récemment dans la Rundschau des Auswartigen Dienstes" le comte Frédéric de Puckler, qui est de la carrière, le ministre des affaires étrangères allemand recrute presque exclusivement ses diplomates dans la noblesse. Il en est d'ailleurs généralement de même en Angleterre, en Russie et en Scandinavie, bien que le public ne s'en doute pas par suite de l'absence de titre de particules devant beaucoup de noms appartenant à des familles nobles.

Tout en reconnaissant que ces diplomates nobles ont de nombreuses qualités par suite de leurs habitudes intellectuelles, le comte Frédéric de Puckler avoue qu'un des défauts de ces diplomates de la vieille génération c'est qu'ils rangent au second plan le contact, si important aujourd'hui, avec les milieux financiers, commerciaux et industriels et surtout avec la Presse. Bismarck, qui malgré la brutalité de ces formules avait le sens des réalités, disait au prince de Hohenzollern, quand celui-ci partit pour prendre possession de l'ambassade d'Allemagne à Paris: — Surtout n'oubliez pas que nous ne sommes plus au temps des diligences où un ambassadeur emportait la volonté immuable du prince dans sa valise. Usez

de toutes les forces que vous rencontrerez...

Et ouvrant la croisée de son cabinet.

— Vivez un peu aux aguets de l'opinion publique, qui est une force aussi et qui a pour écho la presse, une autre force formidable que nous ne pouvons ni ignorer, ni méconnaître.

On raconte que la France avait proposé à l'agrément du chancelier un diplomate français de beaucoup de talent comme ambassadeur à Berlin. Bismarck hésitait; il aurait préféré un esprit moins délié, quand ayant demandé ses renseignements à ses agents de l'étranger sur le diplomate l'un d'eux l'informa que le diplomate proposé se vantait de ne jamais lire les journaux. — Un homme qui est sourd, s'écria M. de Bismarck, voilà qui est tout à fait mon affaire. Et il envoya son acceptation par télégraphe. Il n'avait pas mal raison, car le nouvel ambassadeur qui avait un tel dédain de la presse qui méprisait à ce point les journaux, faillit deux fois laisser éclater la guerre sans en prévenir le quai d'Orsay, où ses rapports indigents sont demeurés légendaires. Un diplomate qui ne lit pas les journaux et qui dédaigne la presse, c'est un gymnastique manchot, et un vaiseur qui de jatte. Il s'en rencontre cependant quelques-uns. JEAN BERNARD.

Our French Lesson

AVIS A TOUS CEUX QUI VEULENT APPRENDRE LE FRANÇAIS.

La nouvelle direction de l'Abelle qui a à cœur la conservation et la propagation de la belle langue française en Louisiane a résolu de donner aux Américains l'opportunité d'apprendre le français pour la modique somme de 75 sous par mois, montant de l'abonnement mensuel au journal. Notre nouvelle méthode permettra également aux Louisianais désirant se perfectionner dans l'étude plus complète de la langue de leurs ancêtres, de pouvoir le faire avec la plus grande facilité et sans perdre un temps précieux que trop souvent réclament leurs affaires.

Nous avons en effet obtenu de Monsieur M. D. Berlitz, chevalier de la légion d'honneur, officier d'Académie, l'autorisation de publier chaque jour dans nos colonnes une leçon tirée de sa méthode dont la réputation est mondiale. Nous continuons aujourd'hui la publication de la première leçon. Afin de permettre aux débutants de pouvoir comprendre parfaitement la méthode, nous publierons en Anglais les notices explicatives qui accompagnent chaque leçon. Toute personne n'ayant pu pour une raison quelconque suivre nos premières leçons aura toujours la ressource de se les procurer en nous demandant de lui envoyer les numéros du journal correspondant aux leçons qui lui manquent.

NOTICE TO ALL PERSONS WHO WOULD LEARN THE FRENCH LANGUAGE.

As the conservation and the propagation of the French language in Louisiana are among

CAUCASIENS! Nous avons l'honneur de mettre de nouveau à la disposition du public notre BAIN TURC moderne, pour hommes, qui vient d'être heureusement réformé. Ouvert à toute heure, excepté de 8 heures à midi, heures qui seront réservées aux dames, jusqu'à ce que leur division spéciale soit prise. M. ET MME OSBORNE, 726 RUE GRAVIER.

the prime desiderata cherished by the new administration of the New Orleans Bee, it has been decided to inaugurate a system whereby Americans will be enabled to study French for the small sum of seventy-five cents per month—amount of one month's subscription to the paper. The published exercises will be of great help to Louisianians who would wish to gain more accurate understanding of the idioms and grammatical construction of the language of their ancestors, without taxing either their time or their intellectual forces.

By permission of Prof. M. D. Berlitz, Knight of the Legion of Honor, Officer of the French Academy, we are publishing in the columns of the Bee, a series of graduated exercises from Prof. Berlitz's work, whose excellence is recognized the world over. We shall continue these lessons every day. In order to facilitate the task for beginners, we will accompany the explanatory notes with the English equivalent.

Any persons who, for some reason or other, has missed the first lessons, can obtain back numbers of the paper, either by calling at our office or requesting that they be forwarded by mail.

The advantages claimed for this method are: (a) The lessons are mostly based on object-teaching; this results in the students associating perception with the foreign expressions; he thus is soon able to think in the foreign idiom. The method is designed:

(1) For self-instruction: The student in such case reads over aloud, and several times, each lesson and then asks himself the questions of the book, answering them.

(2) For reciprocal instruction in clubs or parties of friends, each member alternately taking the role of the teacher, asking the questions and letting the others alternately answer. This has the advantage over self-instruction that the ear is more thoroughly drilled in catching the foreign sounds by hearing other people's voices, and, as several heads know more than one, each student will be able in his turn to correct mistakes made by his fellow-students.

(3) The most useful is always taught first, so that the student's mind is not encumbered with rules and word forms that he cannot immediately use and will forget again before reading them.

(4) Where rules are to be given, they are illustrated by striking examples, so that even those who are not good grammarians can fully understand them.

(5) The pronunciation of all difficult words or expressions is carefully transcribed, so that the students need not constantly rely on their teacher, and can, if

necessary, progress entirely without him. (6) All idioms or other difficulties are carefully explained in order to emancipate the intelligent students from their teacher.

Suite du morseau précédent.

Jean et vous, vous êtes-vous levés tous les deux à la même heure, et vous êtes-vous rendus ensemble ce matin chez votre professeur de français? Après votre leçon vous êtes-vous promenés, ou vous êtes-vous rendus à la maison? Je suis rendu seul, mais Jean est allé avec Paul; ils se sont vus au coin de la rue; ils se sont salués et s'en sont allés aux Champs-Élysées. En route ils se sont entretenus de politique. Ils se sont séparés après quelques instants.

Switt du morseau press-saidah.

Zhah' ai voo, vooz'ait-voo l'vai too lai dō ah lah maim er ai vooz'ait-voo rah'dū ah'sah'—bi sū mattai' shai voir professeur dū frah'sai? Apprai voir lüssoh vooz'ait-voo präm-nai, oo vooz'ait-voo rah'dū ah lah mai-zoh'—Zhā swee rah' trai soel, mai Zhah' ait'allai avveek Pöhl; ill sū soh' vū oh kwai' d'lah rü; ill sū soh' sallū-ai ai sah'soh'l'allai oh Shah'z'Allee-zai. Ah' root, ill sū soh'l'ah'trat-nū dū päl-lee-tick. Ill sū soh' sai-parr-ai apprai kolk'z'ait'stah'.

Continuation of preceding piece.

John and you, did you get up both at the same hour, did you go together to your French teacher's this morning? After your lesson, did you take a walk or go home? — I went home alone, but John went with Paul; they saw one another at the corner of the street; they saluted each other and went away to the Elysian-Fields. On the way they talked about politics. They separated after a few minutes.

EXERCICE A ECRIRE.

Mettre au passé.

To be put in the past.

Je déjeune à huit heures, je prends une tasse de café et je mange un bifteck (je ne bois pas de vin à déjeuner); ensuite, je sors. Je vais à mon bureau où j'écris des lettres. J'en reçois quelquefois un grand nombre, mais j'y réponds toujours. Plus tard, mon professeur vient et me donne un leçon. Il s'assied près de la fenêtre et met ses livres sur la table. Il commence la leçon. Il lit mes exercices et m'en corrige les fautes. Il me fait des questions et quand je ne peux pas y répondre, il se fait la même question à lui-même, en y répondant. Quand il part, il me salue (nous nous saluons toujours) et sort, le chapeau à la main. A midi, nous nous mettons à table. Nous mangeons très bien. Après le repas, nous nous levons, nous portons quelques choses dans le jardin et là, à l'air, nous prenons notre café. Mais, quand il fait froid ou qu'il pleut, vous ne pouvez pas faire cela. Vous ne vous asseyez pas dans le jardin, vous ne sortez pas, vous restez chez vous, vous passez la journée à la maison. Jean et Paul viennent me voir l'après-midi. Ils m'entraînent au salon, mais, passent à la bibliothèque où ils lisent et discutent. Ils ne veulent pas dîner avec nous et ils partent quand nous nous mettons à table.

Echos du Canada

Une Heureuse Nouvelle.

Notre confrère canadien "Le Courrier de l'Ouest", annonce que le ministre de l'Instruction d'Alberta a officiellement reconnu la validité pour la province d'Alberta, des diplômes d'enseignement de la Province de Québec. "Je suis heureux de vous annoncer qu'au cours d'une entrevue que j'ai dernièrement eue avec l'hon. M. Boyle, ministre de l'Instruction publique de la Province d'Alberta, ce dernier a déclaré formellement qu'il reconnaissait dorénavant en Alberta la validité des diplômes d'enseignement délivrés aux instituteurs et aux institutrices par les institutions académiques de la province de Québec. Les seules conditions imposées sont les suivantes: Les instituteurs et institutrices de Québec désireux de venir enseigner en Alberta devront passer à Montréal un examen rudimentaire démontrant qu'ils peuvent enseigner la langue anglaise et ils devront faire un séjour de cinq semaines dans une école normale d'Alberta. Sous ces conditions les diplômes de Québec auront la valeur de diplômes définitifs pour la province d'Alberta." (Déclaration de Sa Grandeur Mgr Légal au banquet du 10 juin 1914.)

La protection des antilopes.

Régina, Sask., 9 — M. Ernest Thomas Seton, chargé par le gouvernement du Canada de s'enquérir de la possibilité de créer, dans l'Ouest, des réserves pour la protection des antilopes, a eu une entrevue avec M. F. Bradshaw, garde-chasse provincial. Il a recueilli des notes intéressantes sur l'accroissement des antilopes dans la Saskatchewan. Hier, M. Bradshaw apprenait qu'un parc de 4,800 acres sera fait à vingt milles de Moose-Jaw. On croit qu'il y a en Alberta et en Saskatchewan, 1,500 antilopes.

Une récompense de \$100

Les parents et amis de James Berthelot, âgé de 19 ans, offrent une récompense de \$100 à toute personne qui peut fournir un indice quelconque sur le lieu où se trouve le jeune homme. Berthelot demeurait avec Alphonse Castaing, au No. 1801, rue Dublin. Il a disparu de notre ville depuis lundi dernier. Voici son signalement: haut de 6 pieds, il pèse environ 150 livres, portait un vêtement gris, un chapeau de paille et des souliers bas. Signe particulier: enflure à la cheville gauche.

Honneur au Dr. Basil R. Beltran

Le docteur Basil R. Beltran, de la Nouvelle-Orléans, a été honoré, hier soir, du degré de maître des arts aux exercices de fin d'année à l'Université Loyola. Il a été l'un des premiers diplômés du collège. Neuf étudiants ont reçu le degré de bachelier es-arts. Le discours de bienvenue a été prononcé par Sidney Z. Landry, le docteur par M. Macheba, et le poème de la classe par Henry L. Hammett. Le père Otis a remis les certificats.

LES LANGUES

LES LANGUES TELLES QU'ON LES PARLE PAR LA Véritable Méthode Berlitz. Nos professeurs enseignent leur langue natale complètement et dans toute sa pureté. Il y a des cours d'Anglais, Français, Allemand, Espagnol et Italien. Leçons particulières et collectives, à l'écrit ou à domicile. Classes pour commencentés ou pour élèves avancés de 9 h. du matin à 9 h. du soir. Les dimanches, ouvert de 10 à 11 h. du matin. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez, nous demandant les détails. The International School of Languages 823 Nelson Blanche, Tel. Main 3921. 3 Juin-1 au mercredi-ven-14

R. R. Ferguson

R. R. Ferguson, Orleanais, âgé de 18 ans, vient de passer l'examen physique et mental, et a été admis à l'Académie Navale des Etats-Unis, à Annapolis. Il est gradué de la "Rugby Academy", et fils de John B. Ferguson, caissier de la "Whitney-Central National Bank".

Charles A. Favrot

M. Charles A. Favrot, de la firme Favrot & Livaudais, a été nommé président de la division industrielle de l'Association de Commerce, en remplacement d'Edgar B. Stern, démissionnaire. M. Oliver H. Van Horn a été choisi comme vice-président.

Congrès de sourds-muets

Pour la première fois, à la Nouvelle-Orléans, un congrès de sourds-muets a été tenu. Il s'est ouvert hier, et sera terminé samedi. Presque toutes les paroisses de l'état y sont représentées. Les discours de bienvenue ont été prononcés par le maire Behrman et Edgar B. Stern. Le révérend père D. D. Higgins, qui est un des instituteurs de la "Louisiana School for the Deaf", a été l'interprète des discours prononcés, et a intéressé les assistants par ses gestes et les mouvements rapides de ses doigts. "The Rosary" recitation par Mlle Sidney Leclerc, en langage mimique, a vivement intéressé les personnes présentes.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

WEAR THE ROBERT Ses montures sans égales H. J. ROBBERT OPTICIEN 208-207 rue Carondelet Phone Main 4570 766-148

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 9 Commencé le 10 juin 1914.

FRANÇOUIL Par JEAN-BERNARD

(Suite)

— Pourquoi se désoler comme ça? Il n'y a pas de quoi s'effrayer. La mort, ce n'est rien; ce n'est que l'effrètement du dernier lambeau de notre pauvre guenille. On commence à mourir à la première dent qui tombe, au premier cheveu qui blanchit, à la première ride qui se forme. J'ai pris mon compte; j'ai quatre-vingt-deux ans, regarde, ma bouche est neuve de ses dents, tous mes cheveux sont blancs comme neige et ma figure est aussi ridée que nos pommes après décembre. Aussi je pars sans regret, va, je n'aurais voulu qu'une chose. Et elle s'arrêtait. — Qu'auriez-vous désiré, brave ménine, interrogait Françoisuil? — Moi? rien, je n'ai rien dit, répondait invariablement la vieille, en se tournant du côté de la muraille, pour essuyer une larme qui s'échappait de ses vieilles paupières dansantes. La jeune fille comprenait bien; et toutes deux restaient muettes, embrassées, pendant que les rondes d'enfants des rideaux secoués, tournaient plus fort.

Les jours se passaient, et la mère Bonnéclet s'affaiblissait davantage. De temps à autre, Françoisuil, rentrant à l'improviste, la surprenait, les yeux mangés de pleurs, répétant: — Mon Dieu, que je voudrais, que je voudrais m'emm... mmeuh!... mmeuh!... Elle marmottait une phrase incompréhensible qu'elle écrivait entre ses lèvres. — Une dernière fois, rien qu'une petite fois, ajoutait la vieille. La mère Bonnéclet s'en allait avec un regret; on aurait dit, à la voir si faible, si fatiguée, qu'elle ne respirait encore que par un effet de volonté, comme si elle eût voulu retarder le moment du départ, retenue dans cette vie par une lueur d'espoir.

Françoisuil continuait à travailler, à surveiller le domaine, à tenir la maison, tout en soignant la ménine avec un zèle qui lui valait l'admiration de tous. Elle passait des nuits, assise sur un chaise, veillant la malade, dont le souffle était si léger, qu'on aurait toujours dit que c'était le dernier sortant de ce corps miné. Un jour Françoisuil rentrait, la mère Bonnéclet la vit toute rouge, toute essoufflée, la gorge serrée par l'émotion, les yeux flamboyants; elle lui demanda la cause de son trouble: la jeune fille refusa de répondre. — Rien, je n'ai rien répondu-elle, j'ai trop couru, voilà tout. La vieille feignit de la croire, mais elle ne s'y trompa pas, et compris qu'il se passait quelque chose de plus ou de moins. Toute la journée, cette préoccupation trotta par la vieille cervelle de la grand'mère: — Ah! si j'avais mes bons yeux d'il y a vingt ans, murmurerait-elle, on ne me laisserait pas; mais à mon âge, et retenue au lit comme je le suis, je ne peux rien savoir. Si encore cette

entêtée de Françoisuil voulait parler, mais il n'y a pas moyen de lui arracher une parole là-dessus, et je la connais, si elle a dit non, elle ne desservira pas les dents. Elle avait bien raison la grand'mère, il y avait quelque chose de plus ou de moins. Voici ce qui s'était passé: Le matin, comme Françoisuil montait au pré qui domine le village, derrière le premier coteau, il lui sembla apercevoir quelqu'un se cachant derrière les grands chênes, dont la rangée borde le champ et à l'ombre desquels elle s'était si souvent amusée, tout petite avec Pierre; de ce pré, on apercevait tout ce qui se passait dans la cour de la maison des Estivandiers. Elle s'approcha de l'endroit où elle avait cru voir une ombre se glisser, et jugea de son étonnement, de sa surprise quand elle vit, mais là, comme je vous vois, Pierre qui fuyait en se courbant dans le fossé. Elle sentit son cœur bondir; écrasant sous ses paupières des larmes de joie. Mais prise d'un tremblement nerveux, elle n'eut que la force de rentrer à la maison, étonnée, hors d'elle-même. Elle n'avait point voulu tout raconter à la mère Bonnéclet, ignorant encore dans quelle intention Pierre était revenu. Pourtant, elle ne pouvait pas le laisser passer au village sans que grand'mère le vît; cette pauvre ménine désirait tant l'embrasser une dernière fois. Elle prit son courage à deux mains, remonta du côté du pré; mais passa cette fois par un chemin différent, contournant la pièce de terre, de manière à tout-voir derrière une haie sans être aperçue. Arrivée à mi-côte, elle s'arrêta. Pierre était revenu à la même place; appuyé contre un chêne, il regardait la maison des Estivandiers; de grosses larmes roulaient sur ses joues.

Plus de doute, il revenait repentant. Françoisuil sortit alors de sa cachette, et arriva près de Pierre sans être vu. — Eh bien, va donc embrasser ta grand'mère, lui disait-elle simplement.

XX. Pour Finir.

Il n'était que temps. Deux jours après, la mère Bonnéclet rendait le dernier soupir; elle mourait contente d'avoir embrassé une fois encore son Pierre, son petit-fils tant chéri, malgré tout. Quand elle se sentit près de s'éteindre, elle fit approcher Pierre et Françoisuil, leur mit à chacun la main dans la main: — Vous serez heureux quand je ne serai plus là, dit-elle, n'oubliez pas trop la pauvre ménine, qui vous verra du pays d'où personne ne revient. Aimez-vous! Ce furent ses dernières paroles. Elle rendit le dernier soupir, les yeux tranquilles, le sourire sur les lèvres; et on aurait dit que les rondes d'enfants peintes sur les rideaux de crêtonne redoublaient la vitesse de leurs danses comme pour emporter, au milieu des roses, le souffle suprême de l'aïeule. Tout le village d'Est aimait et estimait la mère Bonnéclet l'accompagna au cimetière. Rentrés chez eux, les deux jeunes gens se sentaient tellement abattus, qu'ils ne bougeaient pas des heures entières; c'est au milieu de cette douleur, et comme protégés par l'ombre de la morte, planant encore dans la maison, qu'ils reprirent leurs projets d'avenir. Depuis le retour de Pierre au pays, Françoisuil n'avait pas fait une seule fois allusion au passé; après l'enterrement, ce fut le jeune homme qui, le premier, amena la conversation

sur tous les événements déroulés depuis deux ans. Il raconta son existence, lui disant combien il avait souffert une fois l'ivresse passée, tout ce qu'il avait enduré de peines, de remords.

— Ils pleurèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre, et elle lui pardonna avec des baisers trempés de larmes, dans une grierie de l'âme, où disparut tout à fait le souvenir du temps des folies de Pierre.

Trois mois après, la noce eut lieu; le deuil trop récent empêcha toute fête, mais une demi-douzaine d'amis, en comprenant l'abbé Syllvain, accompagnèrent les deux époux, qui se mirent à table à qui mieux mieux; lui, robuste et mâle, elle jolte comme un cœur. — Tu ne feras pas la folie que ce matin tu m'as donnée, dit le soir, Françoisuil à Pierre, et tu m'aimes toujours, dis? — Je méprise trop maintenant les femmes de plaisir, répondit-il, pour ne pas blâmer la femme du devoir, qui est la mienne. Depuis, il a tenu parole. De leur vie, ils ont coupé les deux années de souffrances, et soudant le passé plein de bonheur au présent si heureux, ils continuent une existence toute d'amour. Ils ont fait élever un petit monument en marbre de Saint-Béat, à la mère Bonnéclet, et leur petit aîné, le premier de trois jusqu'ici, âgé maintenant de six ans, cultive et entretient le coin de terre où repose la brave vieille. Et la ménine doit sourire; car les grands-mères sont contentes, quand leurs petits enfants, de leurs mains roses, apportent des fleurs sur leur tombe. Bagnères-de-Luchon, janvier-février 1888. FIN.